

*Œuvres complètes de
Saint Bernard,
premier abbé de Clairvaux*



CHANTS ET PRIÈRES.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINT BERNARD

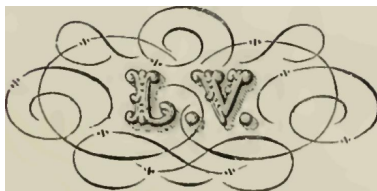
TRADUCTION NOUVELLE

PAR MM. LES ABBÉS DION ET CHARPENTIER

TOME SEPTIÈME

pages 304-327

CHANTS ET PRIÈRES.



PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
RUE DELAMBRE, 9
1867

*La numérotation de haut de page est reproduite
entre crochets carrés : []*

AVERTISSEMENT SUR LES VERS SUIVANTS.

Bérenger le Scholastique, dans son apologie pour Abélard contre saint Bernard, est le premier à avancer que le saint docteur, presque dès les premiers temps de son adolescence, s'essaya à faire des chansons comiques (ainsi parle cet auteur selon sa hardiesse naturelle), des pièces plus relevées et qu'il lutta avec ses frères dans des compositions rythmiques. Je ne crois néanmoins pas qu'il faille attribuer à saint Bernard les vers et les rimes qui suivent. Les Cisterciens, en effet, n'admettaient aucune prière soumise aux lois de la mesure. Aussi, saint Bernard, en composant l'office de saint Victor a-t-il totalement négligé, non-seulement les règles du mètre, mais encore celle de la rime. Je ne crois donc pas qu'il ait composé le chant d'exhortation morale à Rainaud, que Pierre Possin, de la compagnie de Jésus a tiré de la Bibliothèque Chigi et publié à Nome en MDCLXIII, pas plus que le morceau suivant, édité par Charles de Visch, moine de Dun. Nous n'avons rien de plus certain sur l'hymne rimée en l'honneur du nom de Jésus, qui lui a été déjà attribuée et qui, dans un certain manuscrit de Vaux-Cernai, de l'ordre de Cîteaux, porte ce titre : Méditation d'une sainte âme, sur l'amour de Jésus-Christ. Il en est qui attribuent au même saint docteur l'hymne Ave Maris scella, mais elle est d'un auteur plus ancien, comme cela résulte évidemment soit d'un vieux manuscrit de notre abbaye de saint Germain, soit du Bréviaire du mont Cassin, qui est actuellement conservé dans la maison des Pères de l'Oratoire, à Paris, c'est du temps de l'abbé Odéris, premier du nom, qui mourut en MCV, livres qui renferment cette hymne. [305]

CHANT PARÉNÉTIQUE. À RAINAUD.

Notre papier, Rainaud, vous porte nos saluts ; que de leçons vous y verrez, si vous ne repoussez nos dons, les consolations que je vous adresse sont douces ; mais elles ne vous seront d'aucune utilité, si vous ne pratiquez les leçons que je vous donne. Ne livrez point au vent les leçons renfermées dans mes paroles ; qu'elles résonnent à l'oreille de votre cœur, et ne les livrez pas à l'oubli. Que nos avis vous procurent un grand bien, et que, par la grâce de Dieu, le royaume des cieux vous soit préparé. Ces paroles peuvent plaire à une âme pure ; elles montrent la route : ce sont des paroles d'encouragement, non de blâme.

La parole de Dieu retentit, et nous dit que nul ne doit placer son espérance dans les biens du monde qui nous fournissent l'occasion de nous perdre. Quiconque aime le Christ, n'aime pas le monde, il repousse comme une horreur tout ce qu'il aime, et tient pour impur tout ce qu'il a d'agréable. Tout ce qui brille dans le monde est pour lui sans valeur. Il fuit comme un poison mortel la beauté terrestre, et, rejetant loin de lui la souillure de l'amour charnel, il soupire, dans son cœur fidèle, après le royaume des cieux, et dans une foi parfaite, il attend les douceurs du paradis.

Vous aussi, mon frère, évitez la contagion de la chair, pour plaire au Christ, tant que vous vivez en ce monde, ne vous mettez pas en peine des biens qui passent vite, qu'on n'acquiert qu'au prix

de grands travaux, et qui retomberont dans le néant ; ne vous réjouissez point aujourd'hui, demain peut-être vous mourrez ; car il n'y a pas moyen de conjurer la mort. Pourquoi la chair se livre-t-elle à la joie, quand elle est destinée à devenir la pâture des vers ? C'est ici le lieu de pleurer, le lieu d'expier ses péchés. Plus tard, celui qui pleure maintenant, sera dans la joie, il peut même déjà se livrer à l'allégresse, puisqu'il a mérité les joies suprêmes. La joie des insensés augmente leurs maux. Ceux qui sont prudents les fuient avec dédain.

Pourquoi ne méprisez-vous pas au plus vite, ce que vous voyez devoir passer si tôt ? Ne voyez-vous [306] pas ce monde infirme et moribond, languir et périr sous le glaive de la cruelle mort ? Elle divise, elle fait mourir ce que la chair a créé, elle renverse les petits et les grands ; elle triomphe de tous ; pour les chefs et les princes, elle est le sort commun, elle exerce un empire suprême et ne respecte personne. Elle entraîne le jeune homme et le vieillard, elle n'a de compassion pour qui que ce soit, elle frémit et tout ce qui se meut sur l'univers est saisi de frayeur ; elle frappe, toute chair périt ; foulé sous le pied de la mort, l'homme puissant ne peut se soustraire à elle. Pourquoi veut-il se glorifier celui qui meurt ainsi ? Pourquoi veut-il amasser d'excessives richesses ? Nous sommes changeants et fragiles, de mille côtés nous tombons en ruine,

et nous sommes entraînés à notre fin ; tout ce qui est mortel passe et ne revient jamais. La vie est courte, elle ne reste jamais suspendue, mais nuit et jour, elle disparaît comme une ombre légère, ainsi s'échappe-t-elle et s'affaisse-t-elle soudain lorsqu'on la croit solide. Qui se rachète du trépas, lorsqu'il frappe, qui fait jamais alliance avec lui ? service ou rançon, elle ne connaît rien. Mais pourquoi insister ? Dans son courroux elle ne fait grâce à personne. Ni l'indigent ni celui dont la bourse est remplie, n'évitent ses rigueurs. Ne cessez donc point de faire le bien ; car ni le jour ni la nuit, elle ne suspend ses menaces.

N'espérez pas plus longtemps dans les choses caduques. mais que votre âme désire les jours de l'éternelle lumière ; l'insensé est trompé par l'amour de la vie présente : mais le sage sait de combien de douleurs elle est pleine. Tout ce que le monde offre de précieux et de beau est comme la fleur qui colore la nature ; à peine est-elle desséchée, tout son éclat disparaît et adieu, dès lors, tout éclat, toute odeur. La majesté des rois, toute la puissance de la terre, la prospérité et la longue suite des jours, tout passe en un clin d'œil, quand sonne l'heure de la mort. Nous en ignorons le moment, bien que nous sachions qu'elle arrivera. Il n'y a que la renommée qui ne sache pas mourir, il n'y a pas de trépas pour l'honneur.

Écoutez ce qu'est l'honneur. Mais je ne veux point le décrire vous le connaissez. assez, vous savez qu'il n'est d'aucune utilité. Les vastes domaines, la possession des richesses, la construction des murs et des hautes maisons, les tables splendides et chargées de mets exquis, les lits parés, les vers et les coupes brillantes, les habits recherchés, ennemis des saintes mœurs, les troupeaux nombreux, la culture d'immenses campagnes, les coteaux fertiles garnis de vignes fécondes, la gloire des enfants, le tendre attachement qu'ils inspirent, on laisse tout, après elle on ne trouve plus rien. Quel homme prudent se met en peine de ce qui se passe ? La mort cruelle, qui n'a pas peur de l'homme, mettra fin aux choses du monde, à ces choses trompeuses et malsaines.

La source de tant de maux, l'amour coupable des femmes prendra fin aussi : leurs discours sont un poison amer, qui présente le fiel par la douceur [307] du miel, et leur beauté est le lacet trompeur qui prend les âmes. Avec de douces paroles, par des propos enchanteurs et coupables, les femmes s'emparent des sots et plongent bien des hommes en enfer. Le temps passera et les vaines joies périront et donneront pour triste fruit un deuil éternel.

Je le dis à tous, que nul ne se soumette à l'ennemi, de crainte que renversé, il ne soit pris dans ses filets. Que la misérable douceur du

monde ne vous confonde pas, elle passe et s'écoule honteusement, mais elle trompe, en caressant, les esprits tièdes, amis de la mollesse, et en flattant la chair : elle finit ensuite et perd à jamais toute sa douceur : elle devient horriblement amère, et rend les derniers jours bien différents des premiers ; elle pique avec violence ceux que d'abord, elle oignait de parfums. Ceux qu'elle a remplis d'illusions et qui ont toujours vécu dans la mollesse, damnés après la mort, souffrent par elle les tourments du feu : la volupté s'est changée en angoisse, elle devient une flamme furieuse qui les brûle jusqu'à la fin. Tels sont les fruits que recueilleront ceux qui s'attachent à ces vanités.

Quant à celui qui veut se sauver et être éternellement heureux, qu'il s'attache à se donner tout entier à Jésus-Christ. Quiconque s'attachera à ses préceptes, pratiquera les leçons que donnent les saintes Écritures, et voudra observer ces règles, obtiendra, au séjour de la joie, les dons de l'éternel repos, accordés à tous ceux qui servent Dieu du fond du cœur. Là se reposent, là vivent les serviteurs du Christ. Nulle tribulation n'altère le bonheur que cette félicité accorde. Pour eux, une joie parfaite et une paix sans terme, les attendent ; constamment elle comble de gloire et de bonheur ceux qu'elle accueille avec elle ; bien que ses jugements soient équitables, elle donne aux saints plus qu'ils, ne méritent.

La source de la divine bonté accorde tout gratuitement, pour un court travail, elle assure les biens de l'éternelle vie. C'est ainsi que de grandes récompenses sont préparées à ceux qui se sauvent, comme la mort terrible prépare aux méchants de grands tourments. Les uns se réjouiront, les autres gémiront sans fin. Nul ne peut dire, voir, ni concevoir les allégresses des bons, ou les souffrances des méchants. Comme ils se trompent d'une effroyable manière, ceux qui se laissent sottement jouer ainsi, les insensés qui, pour une fleur vaine de ce monde et un fragile éclat, brillent d'abord comme la rose, puis, aussitôt se dessèchent, se flétrissent et tombent dans l'enfer, en perdant le diadème sublime que le Seigneur accorde à tous ceux qu'il couronne !

Il se trompe bien celui qui, pouvant obtenir de grands biens, s'expose de son plein gré aux peines et aux chaînes de l'enfer. L'amour de ce monde creuse le puits profond de l'abîme : quiconque s'y trouve plongé s'y étend à l'instant, toujours il tombe au fond, toujours la mort marche devant lui, et l'âge en prenant le développement le plus considérable n'atteint jamais le jour du trépas. Ne sachant pas finir, sa vie semble, commencer à chaque instant, toujours le tourmentant, sans, cesse renouvelant ses gémissements, elle leur fait sentir des ardeurs et des douleurs infinies. Là sont des serpents qui vomissent des flammes, ils sont [308] horribles,

noirs, toujours prompts à tourmenter jamais ils ne se reposent, ils recommencent, toujours avec des forces nouvelles, et, dans leur ferveur cruelle, ils sont toujours prêts à recommencer les tortures ; toujours courroucés, toujours portés à blesser, ils brûlent sans cesse, et ne s'arrêtent ni ne se reposent ; ainsi tourmentent-ils, ils n'épargnent jamais, ils ne font nulle grâce. Quelle condamnation terrible il subit, quels tourments affreux il endure celui qui est livré à des supplices si atroces !

De quoi vous serviraient les trésors et les monceaux d'or, quand les pécheurs seront plongés dans les profonds abîmes de l'enfer, pour y souffrir en même temps le feu et les ténèbres, sans pouvoir en sortir jamais ? Il est triste et il pleure celui qui est livré à ces tourments, il aimerait mieux avoir été pauvre durant toute sa vie passée, que d'avoir eu des richesses. Il est bien mal assis, celui qui est sur le point de tomber, et ce n'est pas une joie de bon aloi quand on court au châtement et à la douleur. N'ayez donc point souci d'amasser beaucoup de trésors, des richesses incertaines et fugitives ; ils ne s'entassent qu'en provoquant de nouveaux désirs, et ne rassasient. jamais le cœur qui aspire toujours à posséder davantage. De telles richesses sont dangereuses pour tous. Elles rendent indigents et malheureux ceux, qui se fient à elles ; après une vie nourrie dans les délicatesses, elles les

précipitent dans l'abîme de la perte, dépouillés du bien suprême.

Que nul ne croie pourtant que celui qui a du bien en propre, ou qui ramasse des trésors ira, en sortant de cette vie, brûler dans l'enfer, cause de ses richesses. Bien que ce soit chose rare, celui qui les possède pourra se sauver s'il fuit l'avarice, s'il vit prudemment, s'il possède sagement son argent, sans le cacher, s'il le distribue aux pauvres. On sait assez qu'il vaut mieux lâcher le tout, que de retenir imprudemment l'incertain. Il est plus sûr de fuir la morsure en prenant la fuite, que de coucher près des serpents à la dent pleine de poison.

Si maintenant vous avez horreur du monde, je vous conseille de le mépriser et de vous attacher, d'un cœur joyeux, au service de Jésus-Christ, à qui vous avez été livré. Il vous donnera un royaume qui n'aura pas de fin ; si vous vous consacrez à lui, vous posséderez les trésors des cieux que les voleurs ne peuvent enlever, et que les rats ne peuvent ronger. Ramassez un trésor qui surpasse les pierres précieuses et l'or, et qui entasse dans votre âme le bien des saintes mœurs. L'honnêteté du cœur l'emporte sur tous les trésors.

Il est et sera misérable, celui qui court après la prospérité de ce monde. C'est être vraiment riche de ne s'en point mettre en peine. Celui qui est bon est entouré intérieurement de la

cuirasse de la foi, et s'applique toujours à la pratique de la probité et de l'honnêteté. Quand on fait le bien, on s'orne de vertus. Si aucune tache ne souille le cœur, le Seigneur, qui en sonde le fond, y trouve ses délices. C'est là le trésor précieux, spirituel, [309] qui achète la vie éternelle et la patrie d'en haut. Chaque fidèle entasse des trésors dans les cieus, et, par les bonnes mœurs il s'élève aux honneurs suprêmes. Il ne veut point en ce monde passer pour riche ou pour grand : mais être toujours le plus petit, toujours dédaigné, toujours le dernier ; il aime la pauvreté plus que la prospérité. S'il souffre tout cela, c'est qu'il espère les joies du paradis.

Le pauvre aimable et vénérable est béni ; mais on maudit tout riche inutile et misérable. Quiconque néglige le bien et aime le mal, tombe dans l'abîme. Nulle puissance, nulle somme d'argent ne le délivre. Le gouffre qui l'engloutit est sans compassion, il est insatiable, il présente un horrible tableau. L'homme malheureux et Ève sa triste compagne ont mérité, à cause de leurs crimes, ces horribles tourments. S'ils avaient observé les ordres du Seigneur, ordres salutaires et bons, ni Adam, ni Ève, ni leur prospérité n'auraient connu la mort. Mais parce qu'ils n'ont pas craint de les enfreindre, la mort redoutable fondit sur eux, ils méritèrent ce sort et périrent. Leur péché est la porte de la mort, c'est une blessure cruelle, il a attiré sur l'univers le principe

de la maladie et, d'un grand nombre de maux. Cette faute accable nos premiers parents, et leur prospérité et leur a enlevé de douces et pieuses délices. Triste événement qui a été pour nous la cause de la souffrance et de la douleur, qui nous a mérité ces rigueurs, nous a fait perdre l'amour du roi véritable, nous fait périr par une fin si digne de larmes et si rigoureuse, et nous emprisonne dans le cachot de l'enfer ! la cruelle Ève nous a causé ce malheur ; en espérant les honneurs plus élevés que le dragon lui promit, en ajoutant à ses paroles une foi coupable, elle nous a blessés nous-mêmes par son péché, elle a soumis, en croyant un triste oracle, tout l'univers à la peine : la postérité qui s'est élevée après elle est pleine de lamentables douleurs.

Sous le coup de ces malheurs, elle pleura pendant bien des années. Alors, le Dieu tout-puissant qui a tout créé d'un mot, ne pouvant plus souffrir de voir ainsi tomber l'homme qu'il avait aimé, envoya lui-même son Verbe dans la boue de ce monde inférieur, pour ouvrir à de malheureux exilés le chemin du retour. Le Fils du Seigneur descend donc du haut des cieux, sans s'éloigner en rien de la majesté de son Père, il prend un corps animé, sans altération de la divinité, il naît du sein d'une vierge sacrée, vrai homme et vrai Dieu, bon et miséricordieux, vraiment sauveur et désireux d'opérer notre salut. Voulant nous laisser un modèle de vie, il se donne

en tout comme un exemple irréprochable. Il voulut, de plus, supporter beaucoup de souffrances, et, par ses douleurs, mettre fin à toutes nos douleurs. Il meurt de son plein gré, son trépas fait mourir la mort, et délivre ainsi des malheureux de la mort éternelle. Source de bonté, il paie ce qu'il ne doit pas, il vient au secours des hommes que mine une maladie mortelle. Il se charge de notre fardeau, dont il nous décharge complètement et nous rend tout [310] ce que le crime antique nous avait enlevé. Car, tout en sortant des bras de la mort comme un lion puissant, il nous rend la vie, après avoir terrassé le prince de la mort. Voilà comment la bonté du Seigneur ne souffrit point que le monde pérît et nous fit entrer dans nos premières joies.

Nous vous avons suffisamment dit, mon frère, que la grâce du Christ a ainsi sauvé et rétabli notre race. Si vous êtes sage, vous croyez ces vérités et vous ne vous écartez en rien de ces dogmes. Mais que gagne celui qui croit sans pratiquer ? Il se frappe cruellement ; s'il vit mal, il ne croit pas bien. Croyez-moi, cette foi-là se fait plus de mal que si elle avait ignoré que ce fût un dogme. Elle gagne la mort à cela, et c'est avec raison qu'on l'appelle foi morte. Elle attire sur l'homme, au jour de son trépas, un jugement plus sévère. Ce que je dis est utile à ceux qui le croient en entier. Mon frère, entendez mes paroles, bien des avantages vous arriveront, si vous voulez les

pratiquer, parce que, en le faisant, vous serez fidèle. Par cette vertu vous pourrez obtenir le salut et vous serez bienheureux si vous pratiquez le bien. Souvenez-vous donc toujours de ces enseignements. Si vous voulez aller au ciel, attachez-vous à imiter la vie des justes, et à fuir les exemples des pécheurs. Vous vous réunissez à ceux dont vous suivez les traces. Préférez la compagnie des saints à celle des réprouvés. O qu'ils sont riches ceux à qui est préparé le royaume des cieux. C'est ainsi que sont exaltés ceux qui sont placés dans la société des élus ; ils vivront heureux, pour avoir méprisé les oies du monde, et pour avoir su éviter les vices d'une chair misérable, et mis sous les pieds l'ennemi vaincu : il leur sera donné de posséder véritablement le Seigneur sans fin, d'être admis dans les chœurs des anges qui font résonner les louanges de Dieu, et avec qui ils jouiront, sous l'œil du maître céleste, d'un triomphe plein d'acclamations. Si vous conservez dans un cœur pur ce que je vous dis aujourd'hui, vous vivrez dans la joie au delà des temps et en toute sûreté ; mais les malheureux damnés pleureront parce qu'ils ne verront jamais la joie. Que jamais notre part ne soit avec les réprouvés. Ils iront aux supplices, et ils périront sans fin, loin de vous, Seigneur.

C'est de ce côté que le monde est entraîné par les artifices du démon, tel est le sort réservé à

ceux qui se plongent dans ces souillures. Touché de nos avertissements si souvent répétés, évitez avec prévoyance ce qui doit vous être nuisible. Méditez l'avenir avec un soin vigilant. Combien cruel, combien puissant sera le coup de la mort, quelle route s'ouvrira pour l'âme quand elle sortira du corps, que fera-t-elle, quels compagnons de route aura-t-elle, combien triste et misérable est l'enfer, combien harmonieux est le céleste séjour, que de maux attendent les damnés, quelles jouissances sont réservées aux bienheureux ! combien se réjouiront ceux que remplira la souveraine allégresse ! La vue sainte du Seigneur et la splendeur de sa face les éclairera et les réjouira sans relâche. Telles sont les joies nouvelles que trouvera l'âme qui les cherche. Votre esprit se nourrira de cette [311] douceur spirituelle, s'il médite constamment ces pensées.

Ce désir rend les âmes agréables à Dieu. Il bannit entièrement les soucis terrestres qui sont pleins de tourments, et arrache le germe des vices. Ainsi, dans la crainte des châtimens éternels, l'esprit abandonne l'encens et repousse l'amour du monde. Il s'enflamme ensuite de l'amour des biens d'en haut. C'est un don merveilleux du Seigneur qui nous assure ce bien. Car lorsque un cœur mauvais se change, il n'y a que Dieu qui produise cet effet et qui donne cette vertu, car il n'y a que lui qui instruisse ainsi intérieurement le cœur de ceux de ses serviteurs qui font, disent ou

méditent ce qui est bien. C'est ainsi que ce divin maître élève à une conduite meilleure ceux qu'il voit s'élancer et solliciter son secours. Appliquez-vous donc à vous soumettre avec une foi pure à Jésus-Christ, dont le secours vous fera échapper aux maux de cette vie. Les parvis des cieux sont ouverts aux vrais fidèles, vous y vivrez toujours enrichis des dons de Dieu, si vous voulez sincèrement pratiquer les commandements du Christ. Car on lui est uni quand on accomplit ses ordres. Une beauté et une royauté éternelles leur seront accordées, la gloire céleste et les joies du paradis les rendront heureux, et la paix éternelle assurera leur tranquillité. Vous sentez déjà ces délices en les méditant d'avance : vous écoutez avec plaisir ces paroles et vous applaudissez à ces joies. Sachez pourtant qu'on ne remonte pas à ce bonheur par hasard, puisqu'on l'obtient seulement par de grands travaux. Bien que Dieu l'accorde gratuitement aux bienheureux, les lâches cependant n'obtiennent point le don de la vie éternelle, à moins que devenus meilleurs ils méprisent leur conduite passée. Dieu veut que le serviteur qu'il rend digne de ce don soit bien disposé, prompt et fervent, et qu'il ne soit point attaché à la poursuite des vanités. L'insensé, l'homme mou et sans vigueur ne tend pas d'un esprit fidèle, au royaume des cieux : vous devez ajouter foi à la parole de Jésus-Christ : ce sont ceux qui se font violence qui les ravissent, c'est-à-

dire ; ceux qui sont austères, qui sont sévères dans le discernement qu'ils font, qui méprisent la mollesse et font souffrir la chair ; ceux qui sont toujours appliqués à faire la volonté de Dieu. Cela est assez connu, ce n'est point chose nouvelle, l'esprit périt quand le corps cherche les douceurs. Au contraire, quand la chair est en souffrance, l'esprit est soulagé, et lorsqu'elle prend quelque relâche, l'esprit est mortellement atteint.

Tout ce que je vous découvre, vous pouvez le voir ; en lisant, à la lumière de l'Écriture : vous pouvez acquérir bien des connaissances ; sa lecture sacrée montre la route à ceux qui cherchent la vie. Recevez à ce sujet les enseignements de mes écrits ; ce que je vous ai fait voir, ce que je vous ai doucement inculqué, gravez-le, non dans un cœur lourd et pesant, mais dans un esprit docile et complaisant. Ce que je vous ai écrit vous sera fort utile, si la route de la vertu vous plaît, ainsi que le chemin du salut. Car le roi du ciel, à qui rien n'est caché, m'est témoin que je ne vous ai rien dit que ce que j'ai cru devoir vous être utile. Le vrai ne doit point vous paraître dur : je vous ai dit que le juste suit des sentiers étroits, l'homme [312] de bien monte en gravissant toujours des rampes ardues : c'est la route que vous vous fournirez si vous voulez porter en haut vos pas.

Peut-être, car vous êtes jeune encore, ai-je tenté en vain de vous faire entendre cette

exhortation, et n'en saisissez-vous point la portée. Mais que le Père infini vous donne un sens parfait. Qu'il fortifie votre âge et vous donne de plus la sainteté. Que le Fils de Dieu ; l'espoir de notre race, la source de toute vertu, le principe de l'éternelle bonté, vous accorde les fleurs des saintes œuvres et des mœurs irréprochables ; que l'Esprit du Père et du Fils, qui touche le cœur des siens, et les instruit sans bruit de paroles, conduise votre âme et vous rende sage, vous fasse croire comme il faut, et grave dans votre esprit les saints avertissements, afin que vivant pieusement et selon les commandements sacrés, vous méritiez de posséder la joie de la lumière véritable. Ce que daigne vous accorder celui qui ne connaît point de ténèbres, qui brille d'un éclat inouï et qui béatifie sans fin ceux à qui il prodigué ses faveurs, et qui règne en trois personnes. Amen.

CHANT SUR LE MÉPRIS DU MONDE.

O vanité étonnante ! ô lamentable amour des richesses ! A venin amer ! Pourquoi infectes-tu tant d'âmes, en rendant cher ce qui passe plus vite que la flamme d'un feu d'étoupe ?

Homme misérable ; réfléchis donc ; la mort arrête tous les humains. Qu'est-il dès le principe, celui qui ne connaît pas encore le trépas ? La créature ignore quand viendra le moment de sa

fin ; celui qui vit aujourd'hui sera peut-être livré demain à la pourriture.

J'admire que, pensant à la mort, on puisse se réjouir ; le genre humain est tellement livré à la mort, qu'il ne sait quel chemin chacun suit après son départ ; aussi un gagé tient à son propre sujet ce langage

Quand je pense à la mort, je suis triste et je pleure ; il est certain que je mourrai, j'en ignore le jour ; ce qui m'échappe aussi, c'est le cœur auquel je serai uni ; je supplie le Seigneur de me placer dans la société des saints.

Pourquoi le monde combat-il sous l'étendard de la vaine gloire ? Sa prospérité passe bien vite, sa puissance se brise aussi rapidement que l'œuvre du potier, que le vase fait d'une argile fragile.

Ayez plus de confiance dans les lettres tracées sur la vitre qu'à l'apparence trompeuse de ce monde malheureux ; ses récompenses ne satisfont jamais, il n'a de la vertu que l'apparence, jamais il n'eut un jour qui pût inspirer la confiance.

Mieux vaut croire là hommes véridiques que se fier aux prospérités misérables de ce monde, à ses songes vains et à ses vanités, à ses goûts trompeurs et à ses voluptés.

Dites-moi, où est Salomon, autrefois si brillant ? Que sont devenus Samson, ce chef invincible, le bel Abraham, au visage éclatant de beauté, et le doux Jonathas, autrefois si amiable ?

Où s'en sont allés César, si élevé en pouvoir, le [313] riche fameux, avec ses splendides festins, Tullius, avec son éloquence, Aristote, avec son puissant génie ?

Toutes ces illustrations, toutes ces grandeurs, tous ces chefs, tous ces empires célèbres, tous ces princes, toute cette puissance, tout est tombé en un clin d'œil.

Quelle fête rapide que cette gloire. du monde ! les joies sont comme l'ombre de l'homme, elles dérobent toujours les récompenses éternelles et jettent les humains dans les plus durs écarts.

Nature de vices ! ô tas de poussière ! ô vaine rosée, pourquoi t'élever ainsi ! Tu rie sais si demain tu seras en vie ? Fais du bien à tous, tant que tu le pourras.

Cette gloire de la chair, si fort estimée, les saintes Écritures l'appellent la fleur de l'herbe ; c'est une feuille légère qu'enlève le vent. Voilà comment la vie de l'homme est arrachée à la lumière.

N'appellez pas vôtre ce que vous pouvez perdre ; ce que le monde vous donne, il entend le ravir ; pensez aux biens d'en haut, que votre cœur soit dans le ciel, heureux qui a pu mépriser le monde.

LE MÊME BERNARD.

Homme, dis-moi pourquoi tu abuses de la grâce du discernement, pourquoi tu abandonnes te chemin de la vie, et tu diriges tes pas vers les supplices ? Au salut tu préfères l'oisiveté, et ce qui est vil à ce qui est précieux. La crainte du châtement ne t'émeut jamais ; l'espoir du salut ne t'ébranle point, ne te porte point à la recherche des joies suprêmes. Dis-moi, ô homme, pourquoi tu abuses du don de discrétion ?

Considère ce que vaut la gloire du monde que tu embrasses avec tant d'ardeur, bien des indices te montrent que tu te trompes à plaisir ; tu te mets à la poursuite d'un monde qui te fuit, il tombe, tu tombes avec lui ; tu poursuis des choses qui passent. Voilà comment l'oreille bouchée, tu passes outre les dons qui restent. Homme, dis-moi pourquoi tu abuses du don du discernement ?

Certainement, tu n'es point excusable pour faire comme si tu ne savais point cela, car si tu t'échappes par ce moyen, il te reste ta conscience qui ne tait point les choses secrètes ; et tu ne pourras éviter le jugement de Dieu ; et si tu es convaincu, ta sentence de mort est assurée. Dis-moi, ô homme, pourquoi tu abuses du don de discernement ?

Ne compte point sur le pardon, si ta pénitence est tardive. Le jour est arrêté, si tu ne le préviens par des œuvres, si tu ne purifies tes souillures, la misère fondra sur toi, sans nulle

miséricorde, et tu seras à jamais avec les réprouvés. Dis-moi, ô homme, pourquoi tu abuses du don de discernement ?

Considère donc, que lorsque tu paraîtras en [314] présence du juge, il te traitera selon tes œuvres. Que tes vices ne te fassent point perdre la glorieuse patrie. Si tu te présentes sans tache, tu auras part aux joies éternelles avec les justes. Dis-moi, etc.

O longanimité et trop longue patience du Christ ! ô surprenante bonté et miséricorde excessive ! ô endurcissement du cœur, et vol rapide de la mort ! Pourquoi diffères-tu, pourquoi ne réfléchis-tu pas ! Examine donc, quelle est la brièveté de la vie, quel fut notre premier état.

Vanité des vanités, ô soucis abondants, pourquoi ambitionner les dignités, pourquoi entasser les trésors ? Où aboutit cet amas ; de quoi sert la cupidité ? si le dehors du sépulcre est éclatant de blancheur, le dedans n'est que pourriture. Méditez et considérez ce que nous fûmes d'abord.

Combien cruelle est la mort, et combien grand l'effroi qu'elle cause ! lorsqu'elle sépare de tout, de quoi servent la joie et les plaisirs ? Que demandes-tu maintenant en retour de la vie ? O cruel souvenir ! que la méditation examine quel fut notre premier état.

O esclave, que penses-tu quand tu comparais au tribunal ! ô puissante et cruelle accusation de

l'ennemi ! ô douleur et confusion ! ô horreur et ténèbres ! ô éternité des châtimens ! ô incendies dévorans ! que notre méditation examine ce que nous fûmes d'abord.

O homme, pourquoi ne te hâtes-tu point d'obtenir le séjour de l'immuable félicité, le séjour d'où la terreur est bannie, où règne l'éternelle allégresse, où se trouvent les saints dans une félicité parfaite et dans la vision de Dieu. Que notre méditation, etc.

O homme, puisque tu n'es que terre et que boue infecte, pourquoi t'élèves-tu ? Vois ce que tu es, ce que tu seras. Aujourd'hui fleur, et demain cendre.

L'âme en croissant, ou plutôt en décroissant, l'entraîne vers le néant. Pareille à l'ombre qui décline, la vie s'élève, se hâte et s'éteint derrière le trépas.

Homme, ton nom vient d'humus ; tu passes vite parce que tu ressembles à la fumée. Jamais tu ne gardes le même état dans le mouvement de la vie qui coule et l'entraîne.

O triste sort ! ô dure destinée ! ô loi cruelle, que la nature a portée sur de pauvres malheureux ! Naissant dans le chagrin, tu traînes, ô homme, la vie avec fatigue, et tu meurs dans la crainte.

Aussi, puisque tu connais ta condition, pourquoi poursuis-tu les voluptés charnelles ?

Souviens-toi que tu mourras et que, après ton trépas, tu récolteras ce que tu auras semé.

Tu foules la terre, tu portes la terre, et tu retourneras au sein de la terre, dont tu as été tiré. Regarde ce que tu es et ce que tu seras ; fleur aujourd'hui, demain tu seras cendre et poussière.

CHANT DE JOIE SUR LE NOM DE JÉSUS.

Jésus, ô douce pensée, elle donne au cœur une vraie joie ; mais plus douce que le miel, plus agréable que tout, est sa douce présence.

Il n'y a pas, de, chant plus doux, point de parole plus agréable, point de pensée plus charmante que Jésus, Fils de Dieu. [315]

Jésus, espoir des pénitents, vous êtes bon à ceux qui vous cherchent, mais, que n'êtes-vous pas pour celui qui vous trouve ?

Jésus, charme des cœurs, fontaine vive, lumière des esprits, vous ôtes au dessus de toute joie, au dessus de tout désir.

La langue ne peut le dire, ni la lettre ne peut l'exprimer, celui qui l'a goûtée peut seul croire ce que c'est que d'aimer Jésus.

Je chercherai Jésus dans ma couché, après avoir fermé la chambre de mon cœur ; en secret et en public, je le chercherai avec un ardent amour.

Dès le point du jour, avec Marie, je chercherai Jésus au tombeau, je le chercherai avec

gémissement de cœur, du regard de l'âme, non de l'œil du corps.

J'arroserai de larmes son sépulcre, je remplirai le jardin de mes gémissements, je me jetterai aux pieds de Jésus et l'étreindrai de mes embrassements.

Jésus, roi admirable, noble triomphateur, douceur ineffable, unique objet de nos désirs.

Seigneur, restez avec nous, éclairez-nous de votre lumière, chassez les ténèbres de notre âme, remplissez le monde de votre douceur. Quand vous visitez notre âme, la lumière brille pour elle, la vanité du monde lui devient vile, et la charité s'enflamme au dedans d'elle. L'amour de Jésus est très doux, il est vraiment délicieux, il est mille fois plus charmant que nous ne saurions l'exprimer.

Sa passion nous le montre ainsi que l'effusion de son sang, qui nous rachète et nous procure la vision de, Dieu.

O, vous tous, connaissez Jésus, demandez son amour, cherchez Jésus avec ardeur, enflammez-vous de charité en allant à sa recherche. Aimez celui qui vous aime si ardemment, rendez-lui amour pour amour, courez à l'odeur de ses parfums et offrez-lui sentiments pour sentiments.

Jésus, auteur de la clémence, espérance de toute joie, source de grâce et de beauté, véritables délices du cœur.

Mon bon Jésus, que je sente en moi l'abondance de votre amour, donnez-moi de voir en face votre gloire.

Quoique je ne puisse parler dignement de vous, je ne veux point garder le silence ; l'amour me donné de la hardiesse, je ne trouve de joie qu'en vous.

Votre amour, ô Jésus, est un aliment sacré qui nourrit mon âme, sans lui causer la fatigue de la société, il entretient la faim et le désir. Ceux qui vous goûtent sont encore affamés ; ceux qui vous boivent ont encore soif et ne soupirent qu'après Jésus, l'objet de leur amour. [316]

Celui que votre amour enivre connaît combien vous êtes doux, ô Jésus ; heureux celui qu'il rassasie, il n'a rien à désirer au delà. Jésus, gloire des anges, vous ôtes un doux cantique à l'oreille, un miel merveilleux à la bouche, un nectar céleste pour le cœur.

Mille fois je vous désire, mon Jésus, quand viendrez-vous ? Quand me rendrez-vous heureux ? Quand me rassasierez-vous de votre présence ?

Votre amour incessant est ma continuelle langueur, c'est pour moi un fruit de vie délicieux comme le miel, c'est le perpétuel fruit de vie. Jésus, bonté souveraine, merveilleux charme du cœur, bouté incompréhensible, que votre charité me presse.

Il m'est bon d'aimer Jésus, de ne rien chercher, hors de lui, de mourir entièrement à moi pour ne vivre que pour lui.

O mon très doux Jésus, espoir de l'âme gémissante, c'est vous que mes pieuses larmes et que le cri intime de mon âme réclament.

En quelque lieu que je sois, je veux avoir mon Jésus avec moi. Quelle joie, quand je l'aurai trouvé ! quelle fortune, quand je le tiendrai !

Quels embrassements alors, quels baisers plus délicieux, que mille coupes remplies de miel, quelle union pleine de bonheur avec Jésus-Christ, mais que ces délices durent peu !

J'aperçois ce que j'ai cherché, je tiens ce que j'ai désiré, je languis d'amour pour Jésus, et je suis tout enflammé des feux qui consomment mon cœur.

Quand Jésus est aimé de la sorte, cet amour ne s'éteint pas, il ne languit ni ne meurt, il s'accroît et s'embrace et devient plus ardent. Cet amour brûle constamment, il fait éprouver une douceur merveilleuse, un goût délicieux, un bonheur charmant.

Tombé du haut des cieux, il s'attache à mes entrailles, il enflamme mon âme tout entière, mon esprit y trouve ses délices.

O heureux incendie ! O désir brûlant ! O doux rafraîchissement que d'aimer le Fils de Dieu !

Jésus, fleur épanouie de la Vierge mère, notre doux amour, à vous les louanges et l'honneur de la divinité, à vous le royaume de la béatitude !

Venez, venez, Roi excellent, Père de la gloire infinie, brillez plus clairement à mon âme, vous qui avez été si souvent attendu.

Jésus plus brillant que le soleil, plus suave que le baume, plus doux que toute saveur agréable, vous êtes plus aimable que tout.

Son goût cause une telle impression, son parfum un tel plaisir, que mon âme se sent défaillir tant il suffit à ceux qui l'aiment. [317]

Vous êtes la jouissance du cœur, consommation de l'amour ; vous êtes ma gloire, Jésus, salut du monde.

Revenez, mon bien-aimé, vous qui partagez la gloire du Père, et qui êtes assis à sa droite ; vous avez heureusement triomphé de l'ennemi ; jouissez maintenant du royaume des cieus.

Je vous suivrai partout où vous irez, vous ne pourrez m'être ravi, puisque vous avez enlevé mon cœur, ô Jésus, la gloire de notre race.

Citoyens des cieus, accourez, ouvrez les portes de votre palais, criez au vainqueur salut, Jésus, roi puissant !

Roi des vertus, roi de gloire, roi de l'insigne victoire, Jésus qui donnez le pardon, vous êtes l'honneur de la céleste patrie.

Fontaine de miséricorde, lumière de la patrie véritable, chassez les nuages de la tristesse, donnez-nous la splendeur de la gloire.

Les chœurs du ciel vous exaltent, et redoublent vos louanges. Jésus est la joie de l'univers, il nous réconcilie avec Dieu.

Jésus règne dans une paix qui surpasse tout sentiment, c'est cette paix que mon âme désire, c'est d'elle qu'elle a hâte de jouir.

Jésus est retourné à son Père, il est entré dans le royaume des cieux, mon cœur est sorti de moi et s'en est allé avec Jésus. Accompagnons-le de nos chants de louanges, de nos vœux, de nos hymnes et de nos prières : qu'il nous accorde de jouir avec lui du séjour des cieux. Amen. [318]

PRIÈRE EN VERS, A CHACUN DES MEMBRES DE JÉSUS-CHRIST SOUFFRANT ET ATTACHÉ A LA CROIX.

AUX PIEDS.

Je vous salue, salut du monde, je vous salue, je vous salue, ô Jésus mon bien-aimé ; je voudrais, oui, je voudrais m'attacher à votre croix ; vous savez pourquoi, donnez-moi la grâce de vous posséder.

Je m'approche comme si j'étais présent, bien plus, je vous crois présent. Oh ! que vous êtes pur à mes yeux, en ce lieu ! Je me prosterne à vos pieds, soyez prompt au pardon.

Je contemple avec affection les clous de vos pieds, ces cruelles blessures et ces marques sanglantes ; je suis saisi de douleur en votre présence, au souvenir de vos plaies.

Rendons grâces à la charité de ce cher blessé. O ami des pécheurs, ô vous qui guérissez nos blessures, ô Père compatissant des pauvres !

Tout ce qu'il y a en moi de brisé, de forcé, de démis, daignez le guérir, ô doux Jésus, redressez-le par un charitable remède.

Je vous cherche sur votre croix, avec un cœur peur, autant que je le puis ; c'est là, je l'espère, que vous me guérirez ; guérissez-moi et je serai sauvé, lavez-moi dans votre sang.

Imprimez dans mon cœur vos plaies vermeilles et ces trous profonds, afin que je sois crucifié tout entier avec vous, et que je vous aime en toute manière.

Doux Jésus, Dieu clément, je suis coupable, mais je crie vers vous ; montrez-moi votre bonté, ne me repoussez point, quelque indigne que je sois de m'approcher de vos pieds sacrés.

Je suis prosterné devant votre croix, j'embrasse [319] vos pieds adorables, ô bon Jésus, ne me méprisez pas, mais, du haut de ce bois sacré, jetez les yeux sur moi, par un effet gratuit de votre compassion.

Placé debout sur cet instrument de votre supplice, regardez-moi, ô mon bien-aimé, convertissez-moi tout entier à vous, et dites-moi

ouvertement - Sois guéri, je te remets tous tes péchés.

AUX GENOUX.

Salut, Jésus, roi des saints, espérance des pécheurs, homme et vrai Dieu suspendu comme un criminel sur le bois de la croix, agité sur vos genoux tremblants.

O que vous êtes pauvre ! que vous êtes nu ! Comme vous êtes vraiment devenu le jouet de ces moqueurs. Vous êtes brisé dans tous vos membres, non point par nécessité cependant, mais par l'effet de votre libre choix.

Votre sang, abondamment répandu, ne cesse de couler ; tout inondé de ce liquide sacré, vous êtes plongé dans une extrême douleur, et ceint d'une vile étoffe.

O majesté infinie ! ô indigence inouïe ! Qui est-ce qui, en retour d'une charité si grande, vous cherche en vérité, et donne son sang pour votre sang.

Vil d'action, dur de cœur, que vous répondrai-je, que rendrai-je à cet ami qui a voulu mourir pour moi, pour m'empêcher de subir un double trépas.

Votre amour est nu amour puissant, dont ne sauraient triompher les lois mêmes de la mort. O avec quel souci tendre et pieux vous nue serrez contre vous, pour que la morsure de la mort ne m'atteigne pas.

En reconnaissance de cet amour, je vous embrasse en rougissant, je me serre a vous de toutes mes forces, vous savez pourquoi, mais souffrez-le et dissimulez.

Que cette liberté ne vous déplaie pas, mais que votre sang, qui coule de tous côtés, me guérisse et me lave, infirme et souillé que je suis, de telle sorte qu'il ne reste plus de tache en moi.

Excitez-moi à vous chercher sanglant sur cette croix, méprisé et étendu ; accomplissez ainsi ma volonté, et faites ce que je désire. Que mon premier souci soit de vous chercher avec un cœur pur. Ce ne sera point pour moi une peine, je ne serai point fatigué, mais guéri et purifié quand je vous aurai embrassé.

AUX MAINS.

Salut Jésus, ô bon pasteur, fatigué dans votre [320] agonie, salut, ô vous qui êtes attaché sur le bois, vos saintes mains étendues.

Mains sacrées, je vous salue, remplissez-vous de roses nouvelles, vous qui êtes si durement clouées à ces rameaux, et si cruellement percées de clous et qui dégouttez de sang.

De chacune de vos mains, votre sang s'échappe de toutes parts avec abondance, un sang rouge comme la rose, c'est le prix d'une grande rançon.

Mains percées de clous et empourprées de sang, mon cœur tout d'abord dans son amour boit avec ardeur les gouttes qui en tombent.

O comme vous vous exposez largement à tous les yeux, ô Jésus, également bien disposé pour les méchants et pour les bons ; vous excitez les paresseux, vous appelez ceux qui sont pieux, vous les placez dans vos bras, et vous voies tenez à la disposition de tous par un effet de votre grâce.

Et moi, je me présente à vous, qui êtes blessé et sanglant : vous avez toujours compassion des malheureux ; que je ne vous sois point à charge, ô vous qui êtes à la disposition de ceux qui vous aiment.

Ainsi étendu sur cette croix, attirez à vous mes sentiments, mon pouvoir, mon vouloir, mon savoir, faites-moi serrer votre croix, prenez-moi dans vos bras.

Dans une charité si étendue, tirez-moi dans la vérité, au nom de cette croix élevée, conduisez-moi au triomphe de la croix, en mettant fin à mes vices.

Mains sacrées, je vous baise, et je trouve mes délices à gémir : je rends grâce à tant de blessures, je couvre de larmes et de baisers ces durs clous, ces gouttes saintes.

Baigné dans votre sang, je me recommande tout entier à vous : que ces saintes mains, ô Jésus-Christ, me défendent dans les pressants dangers.

AU CÔTÉ.

Salut, Jésus, souverainement bon, et enclin à pardonner, que vos membres amaigris sont cruellement tendus et desséchés sur l'arbre de la croix.

Salut, côté du Sauveur, où se trouve caché le miel de la douceur, où se montre la force de l'amour, d'où jaillit un fontaine de sang qui purifie les cœurs souillés.

Je m'approche de vous, pardonnez-moi, Jésus, si je pêche : mais, la rougeur sur le front, suivant le mouvement de mon cœur, je viens sonder vos blessures.

Salut, douce ouverture, d'où s'échappe un flot [321] dur, porte ouverte, profonde et plus rouge que la rose, salut, remède salutaire.

Votre parfum est préférable à celui du vin, il chasse le venin du serpent ; quiconque vous boit, boit la vie : vous qui avez soif, accourez, et vous, Seigneur, ouvrez cette blessure. Plaie rouge de sang, ouvrez-vous. Faites que mon tueur vous sente, laissez-moi entrer en vous, je voudrais y pénétrer tout entier : élargis-toi pour recevoir le pauvre qui frappe.

Je te touche de ma bouche et te presse avec ardeur : je plonge en toi mon cœur, je te baise dans le transport de mon âme, laisse-moi passer tout entier en toi.

O que ce goût est plein de douceur : celui qui vous goûte, ô Jésus, vaincu par votre douceur,

pourrait mourir d'amour, en ne chérissant que vous.

Cachez-moi dans cette plaie, ensevelissez-y profondément mon cœur, qu'il s'y échauffe et s'y repose. en paix, et ne craigne plus personne.

A l'heure de la mort, que mon âme, ô doux Jésus, entre dans votre côté, en sortant de moi, qu'elle entre en vous, afin que le lion redoutable ne l'attaque pas, mais plutôt qu'elle reste en vous.

À LA POITRINE.

Salut, ô Dieu mon Sauveur, Jésus, mon tendre amour : salut, poitrine vénérable qu'on ne doit toucher qu'avec crainte et respect, salut, demeure de l'amour.

Salut, trône de la Trinité, arche d'une immense charité, soutien de la faiblesse, paix et repos du voyageur fatigué, lit des humbles. Salut, Jésus digne de tout respect, que nous devons toujours rechercher avec soin, regardez-moi, je m'approche de vous, et embrassez-moi d'une grâce qui pénètre mes entrailles.

Donnez-moi un cœur pur, ardent, pieux, gémissant, une volonté pleine de renoncement, toujours d'accord avec la vôtre, et l'abondance des vertus.

Doux Jésus, tendre pasteur, Fils de Dieu et de Marie, tendre Père, effacez par les eaux abondantes de la fontaine de votre cœur, la tache de mes souillures.

Salut, splendeur, figure et Fils du Dieu suprême, faites couler dans votre clémence, de vos trésors abondants, des dons sur les pécheurs désolés et indigents. [322]

Poitrine de Jésus-Christ si boit pour nous, que, par votre grâce, je devienne juste, je sois délivré de mes fautes, embrasé du feu de la charité, et que je pense toujours à vous.

Vous êtes un abîme de sagesse, les concerts harmonieux des anges vous célèbrent, c'est de vous que sortit l'amour que saint Jean suçà sur la poitrine du maître, faites qu'il habite en vous.

Salut, source de bonté, la plénitude de la divinité réside corporellement en vous ; que les leçons que vous donnez guérissent en moi la vanité.

Salut, temple véritable de Dieu, je vous prie d'avoir pitié de moi, arche de tout bien, vase précieux, Dieu de toutes les créatures, faites que je sois mis au nombre des élus.

AU CŒUR.

Salut, cœur du souverain roi, je vous salue avec un cœur joyeux, je me plais à vous embrasser : mon cœur ne désire qu'une chose, c'est que vous m'excitez à vous parler.

Quel amour vous transportait, quelle douleur vous tourmentait, lorsque vous vous épuisiez entièrement, quand vous vous donniez à nous pour nous délivrer de la mort,

O combien amère, cruelle et avare fut cette mort, qui entra dans cet appartement où vit la vie du monde, qui attaqua votre cœur très doux !

À cause de la mort que vous avez soufferte, quand vous avez donné votre âme pour moi, cœur bien aimé de mon cœur, attirez à vous mon amour : c'est là le plus ardent de mes désirs.

O doux cœur, Cœur aimé par dessus tout, purifiez mon cour, la vanité l'a séduit et endurci, rendez-le pieux et timoré, éloignez de lui la dangereuse tiédeur.

Par l'intime de mon cœur, quelque pécheur et coupable que je sois, que votre amour déborde et ravisse tout entier ce cour languissant et blessé de charité.

Dilataz-vous, ouvrez-vous, comme une rose d'un merveilleux parfum, unissez-vous à mon cour, imbiblez-le, pénétrez-le ; que souffre celui qui vous aime ? – Il ne sait vraiment que faire, il ne se peut retenir, il n'impose aucune mesure à l'amour ; quiconque subit ce sentiment impérieux voudrait mourir de plusieurs morts.

C'est de la voix la plus ardente de mon cour que je dis, cœur plein de douceur, inclinez-vous vers le mien parce que je vous aime, qu'il lui soit permis [323] de se coller à vous, tant ma poitrine est embrasée pour vous.

Qu'il vive dans votre amour, que la torpeur ne l'engourdisse jamais, qu'il vous prie, qu'il pleure devant vous, qu'il vous adore et vous

rende ses hommages, qu'il jouisse de vous en tout temps.

Rose du cœur, ouvrez-vous, votre parfum est un baume délicieux ; daignez vous épanouir, faites que mon cœur soupire dans la flamme de son désir.

Faites que mon cœur s'unisse à votre cœur, que je sois blessé avec vous, ô Jésus. Car le mien devient semblable au vôtre, s'il est percé des flèches des affronts.

Faites passer le mien, par votre poitrine, afin qu'il se rapproche du vôtre, par l'effet d'une douleur gaiement supportée, dans un vase qui est beau dans sa laideur, qui le contienne à peine.

Qu'il se repose en vous et y fixe son séjour, voilà qu'il s'élançe vers vous, il veut brûler pour vous, Jésus ne vous y opposez point, afin qu'il brûle de bons sentiments pour vous.

À LA FACE.

Salut, tête ensanglantée, couronnée d'épines, brisée, blessée frappée à coups de roseaux, figure couverte de crachats.

Salut, doux visage, changé et bouleversé, privé de son éclat, tout couvert de pâleur et que la cour céleste désire contempler.

Toute force et toute vigueur en a disparu, je n'en suis pas surpris, la mort s'y trouve empreinte, le Seigneur est suspendu défaillant, la face amaigrie.

Ainsi épuisé, ainsi méprisé, livré ainsi à la mort pour moi, montrez-vous à un pécheur indigne avec le signe de l'amour et la face brillante.

Dans votre passion, reconnaissez-moi, bon pasteur, de qui j'ai sucé le miel avec la douceur du lait, plus suave que toutes les délices.

Ne me dédaignez pas, moi qui ne suis qu'un pécheur, ne me méprisez point malgré mon indignité ; votre mort arrive, inclinez ici votre tête et placez-la entre mes bras.

Je me réjouirai d'être mêlé à votre passion, de mourir avec vous sur cette croix, accordez à celui qui aime ce, bois d'expirer à son ombre.

Jésus que j'aime, je rends grâces à votre trépas si [324] amer, vous qui êtes un Dieu clément, faites que je ne meure point sans vous.

Puisque je ne puis éviter ce sort, ne m'abandonnez pas alors, à cette heure redoutable ; venez, Jésus, venez sans retard, protégez-moi, délivrez-moi.

Quand vous m'ordonnerez de partir, ô bon Sauveur, montrez-vous à moi, ô vous que je dois embrasser, montrez-vous sur votre croix salutaire.

PRIÈRE DÉVOTE À NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS
ET À LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE SA
MÈRE.

Fils unique et souverain du Père suprême, Créateur du monde, Père tendre, jetez sur les pécheurs affligés des regards de bonté.

Mère souveraine du Fils suprême, vous qui tenez en main le moyen de nous secourir, tendre mère, nourrissez du lait de vos conseils les pèlerins de cet exil.

O doux Seigneur, qu'ils trouvent la consolation en respirant en votre nom, vous qui, pour ôter les péchés du monde, avez daigné naître d'une vierge, ô vous qui êtes le père de celle qui vous a donné le jour.

Qu'ils soient consolés, ô aimable souveraine, ceux qui ont soif de vos consolations, heureuse femme à qui conviennent les deux noms de Vierge et de mère.

O figure de la substance du Père, vous êtes la splendeur de la gloire, la véritable lumière de la justice, de qui découle la plénitude de toute grâce.

O reine du royaume de David ; vous êtes la tige de la fleur du Seigneur, vous êtes l'arche du pain des anges, dont notre désert mérite de se nourrir.

Force et sagesse du Père, vous qui disposez tout avec douceur, vous n'avez avec lui qu'une seule et même substance, vous partagez avec lui l'honneur et la gloire.

Étoile de la mer, reine du monde, vous êtes la mère de ce petit enfant que tous et chacun, que partout et toujours adorent les peuples fidèles.

O saint admirable des saints, ô vous que tout l'univers désire, homme puissant et Dieu humble, ô mon Seigneur, vous n'avez point, vous n'aurez jamais d'égal.

O sainte des saintes, très douce créature, seule digne de produire un si divin rejeton, qui seule avez mérité que de votre chair très pure sortit la majesté Très-Haute, l'Homme-Dieu.

Jésus-Christ, source intarissable, qui rassasiez le [325] cœur des hommes, dans ma soif je ne soupire qu'après vous ; Fils de Dieu, seul vous me contenterez.

Mère du Christ, beauté virginale, qui êtes assise sur un trône dans les airs, votre nom, doux comme le miel, fait fondre mon cœur qui est dur comme le fer.

Bien souverain, rempli de douceur, lumière véritable émanée de la lumière véritable, dont le nom prononcé remplit d'une étonnante allégresse le cœur des justes.

Le lit de repos du bien suprême, doux cellier renfermant du vin délicieux, que le Roi du ciel, la douceur des doux, s'est fait en lui communiquant sa douceur.

Pères au dessus de tous les pères, réparateur du genre humain, qui avez pris, pour nous, misérables pécheurs, une chair humaine, dans le sein d'une femme.

Mère des mères, vierge des vierges, trésor de salut pour les humains, ô vous qui sans souillure aucune avez conçu en vous le souverain Seigneur.

Écoutez ma prière, je vous en conjure, o vous qui accordez les grâces, et, dans votre miséricorde, pardonnez la misère de ce pécheur, effacez mes péchés.

Entendez, je vous en supplie, ô vous qui êtes pleine de grâce, les soupirs de ce pécheur, et, dans votre bonté, ô tendre mère, réconciliez-moi avec Dieu.

Père, ayez pour agréables les gémissements d'un malheureux, remettez-moi la dette de mon péché, parce que j'ai augmenté et j'augmente encore mes démérites.

Ayez pour agréables, ma mère, les cris attristés d'une coupable, apaisez le Seigneur en ma faveur ; qu'il ne soit pas inexorable, ce maître que j'ai offensé.

O fils d'une mère vierge, entendez les plaintes d'une âme misérable qui, couchée dans la poussière, gémit d'être livrée à la corruption, comme un vil animal.

O vierge sans tâche, mon âme malheureuse crie, vers vous, cette âme qui, des l'âge le plus tendre jusqu'à ce jour, ne cesse de se livrer aux crimes les plus atroces.

Père miséricordieux, corrigez un fils qui s'égare, [326] tendez-moi, dans ma chute, une main secourable, relavez-moi de la boue du vice,

et conduisez-moi dans le chemin de vos commandements.

Tendre mère, visitez celui qui vous prie, ayez pour moi des sentiments de bonté dans votre cœur, en présence du clément Jésus, demandez qu'il me pardonne mes péchés.

Père, soyez-nous propice, vous qui êtes notre père et notre compagnon, nous vous louons, nous vous bénissons nous vous adorons, nous vous aimons de tout notre cœur.

Mère, soyez-nous propice, vous notre sœur et notre compagne faites que nos cœurs soient prompts et fervents à chanter vos louanges.

Créateur béni de tous les êtres, bénissez les esprits des fidèles, qui célèbrent votre nom, et que vous avez sauvés par le bienfait de votre mort.

Vous qui êtes bénie entre toutes les femmes ; bénissez ceux qui célèbrent vos mamelles sacrées, celui que vous avez allaité donne la nourriture à ceux qui sont affamés.

Louanges, honneur au Fils de Dieu, salut, force et bénédiction ; que bénies soient son incarnation, sa mort et sa résurrection.

Béni soit le père des lumières, bénie soit la vierge des vierges ; que notre cœur exalte le Seigneur, qu'il soupire après l'éternelle source des douceurs. Amen.

PROSE POUR LA NATIVITÉ DU
SEIGNEUR.

Que le chœur fidèle tressaille et fasse éclater sa joie, Alléluia.

Le sein d'une vierge immaculée enfante le roi des rois. O merveille !

L'ange du conseil est né d'une vierge, le soleil est fils d'une étoile. Soleil ne connaissant pas de déclin, étoile toujours brillante et toujours pure.

Comme l'astre répand son rayon, la vierge met au monde son fils, dans une forme pareille.

Le rayon n'altère point l'astre, et le fils ne souille point sa mère.

Le Verbe du Très-Haut a bien voulu s'incarner en prenant un corps. Isaïe a chanté, la Synagogue s'est souvenue, sans cesser néanmoins d'être aveugle.

Si elle ne croit pas ses Prophètes, qu'elle ajoute [327] foi aux vers sibyllins des gentils, qui ont prédit ces merveilles.

Malheureuse, accours, crois les anciens monuments, pourquoi seras-tu condamnée, nation infortunée ?

Celui qui prêche la lettre, considère-le dans son berceau, une femme l'a mis au monde. Amen.